

La Géographie

TERRE - AIR - MER

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
de M. G. GRANDIDIER
Secrétaire général de la Société de Géographie

EXTRAIT

MICHEL ROBLIN

**Une bourgade d'Europe orientale :
Leova (Bessarabie)**

PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
10, AVENUE D'IÉNA, XVI^e

LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}, ÉDITEURS
56, RUE JACOB, VI^e

à Monsieur Gininger

hommage amical

Probliv

UNE BOURGADE D'EUROPE ORIENTALE : LEOVA (Bessarabie).

Au lendemain de la Grande Guerre, la Roumanie s'est trouvée accrue de territoires considérables qui doublèrent sa superficie et sa population. La Bessarabie, ancienne province russe, est l'une de ces annexions.

Leova, bourgade de 4.000 habitants, est une sous-préfecture du département de Cahul, en Bessarabie, située sur les bords du Prut qui séparait jadis la Roumanie de la Russie.

Le Prut.

Le Prut prend sa source dans les Carpathes de Galicie. C'est à Leova une belle rivière aux eaux calmes qui a déjà franchi les deux tiers d'un cours de 800 kilomètres. Son bassin est peu large, resserré entre celui du Sêret qui reçoit les eaux des Carpathes, et celui du Dniester où se jettent la plupart des ruisseaux bessarabiens. A Pâques, lors de la fonte des neiges, le Prut enfle démesurément et se répand sur les prairies voisines; c'est alors un fleuve superbe, de plusieurs centaines de mètres de largeur; il rentre peu à peu dans son lit, et quelques marécages sont les seuls témoins des inondations. Jamais à sec, même au cœur de l'été, le Prut est une rivière essentiellement navigable, et sur la quasi-totalité de son cours. Dès Gzernowitz, à quelques kilomètres de sa source, il est flottage et sert à l'expédition, vers le bas pays pauvre en forêts, des

bois renommés des Carpathes. Il approvisionne en maïs et en blé le marché de Galatz, situé sur le Danube, à quelques kilomètres en amont de son confluent avec le Prut. Les eaux du Prut sont troubles, car elles sont chargées de la « Terre Jaune » du pays. Son cours est une suite de méandres dont certains, abandonnés, ne sont plus aujourd'hui que des marécages servant de vivres aux habitants. A Leova, la rive convexe, où sont ces marais, est moldave; elle possède une forêt, la seule de la région, et de beaux jardins, savamment irrigués par de grandes norias, mues par des chevaux, qui élèvent jusqu'aux canaux l'eau limoneuse du Prut. La rive concave, bessarabienne, est plus haute, pendant une centaine de mètres, le fleuve ronge une petite falaise de terre jaune, à demi écroulée. A l'abri d'un coteau où se dressent les stèles moussues de l'ancien cimetière juif est le port : quais de bois, hangars de terre et de mauvaise brique. Plus loin la rivière coule au ras des prés; il y a là une sorte de plage où pendant l'été jeunes et vieux viennent se baigner; les chevaux aussi, bien qu'un arrêté ait attribué à cet usage les eaux situées en aval. Le Jour de l'An, les Juifs pieux viennent sur cette grève et retournent leurs poches pour en ôter la poussière qui symbolise les péchés de l'an passé.

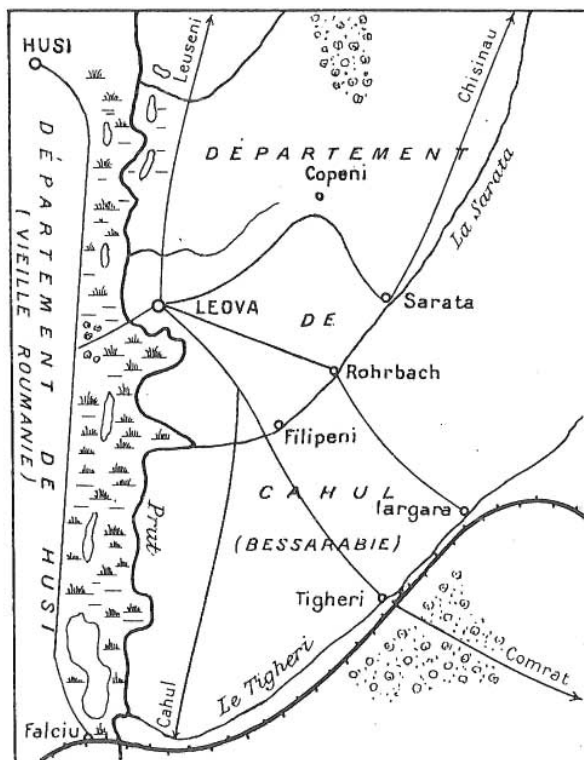
La Steppe.

Le paysage n'a pas la monotonie que l'on pourrait prêter à une contrée d'Europe Orientale, à un coin de la steppe russe. La grande plaine ukrainienne, celle de la Terre Noire, ne commence que de l'autre côté du Dniester, en Podolie. Ce sont ici de molles collines, séparées par des ravins à sec. Le sol est composé d'une épaisse couche d'alluvions, de couleur jaune, très fertile, mais aussi très friable, entraînée par la moindre pluie, lorsque le terrain présente quelque pente et n'est protégé que par la végétation herbacée de la steppe. Steppe, comme champagne et campagne en français, désigne un paysage végétal dont la forêt est absente, grandes plaines où croissent l'herbe et le chardon, mais aussi champs de blé, d'orge et de maïs. A Leova la steppe a été partout défrichée. Le relief s'use très rapidement, ce ne sont partout que falaises éboulées, ravins aux berges mouvantes, coteaux herbeux parsemés, après les pluies, de places stériles, produites par les glissements.

Le climat est continental, avec un hiver rude et neigeux, un printemps de dégel transformant toute déclivité en ruisseau abondant.

L'été est sec, entrecoupé de violents orages; en automne les pluies chassent poussière et chaleur.

Partout s'étendent des champs de maïs, de mil, d'orge et d'avoine; le blé est plus rare. Les pentes ensoleillées sont plantées en vignes; de belles prairies couvrent les vallons humides; le voisinage immé-



1- Les environs de Leova

diat du Prut est seul abandonné aux friches et aux buissons, refuges des cigognes. Le maïs intervient pour une large part dans l'alimentation de l'homme et aussi du bétail; les feuilles et les tiges de cette plante remplacent le fourrage, car la culture du trèfle et de la luzerne est peu répandue en Bessarabie. Le raisin (chasselas, muscat) est de bonne qualité, il sert à la consommation locale, et à la fabrication d'un vin médiocre; il y a à Leova une dizaine de vignobles. Les pieds de tournesol parsèment les champs de maïs et d'orge;

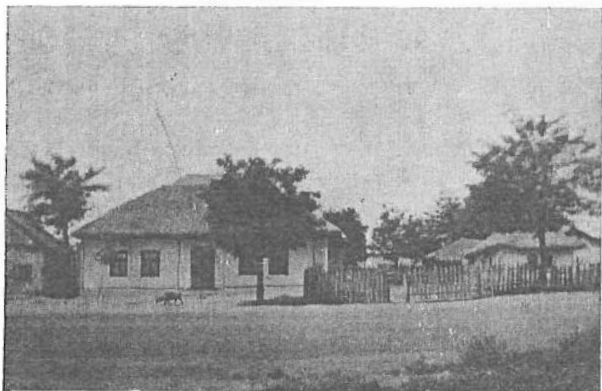
leurs grains grillés font les délices des Bessarabiens. La région produit aussi des légumes, avec moins de variété qu'en France; la ménagère a à sa disposition pommes de terre, aubergines, tomates, poivrons, melons et pastèques, mais il lui manquera les haricots verts, les petits pois, ainsi que les laitues, scaroles, chicorées et autres plantes que nous mangeons en salade. Les fruits sont abondants : poires, pommes, cerises, guignes, prunes et mauvaises pêches. Les façons de préparer les confitures sont multiples et délicieuses; car il est d'usage ici d'offrir à un invité un verre d'eau et des confitures, présentées dans une minuscule soucoupe de verre, haute sur pied.

La vie commerciale et agricole.

Au milieu de cette riche région agricole, le Prut est une voie de commerce importante. A Leova, blés et maïs prennent le chemin de Galatz où se tiennent les courtiers internationaux. Le commerce fluvial subit aujourd'hui la concurrence du chemin de fer, plus rapide, et qui permet aux négociants d'expédier la marchandise par petites quantités, tandis que l'affrètement d'un bateau sur le Prut n'est possible qu'à de gros capitalistes. Primitivement la gare devait se trouver à Leova, mais heureusement pour ceux qui redoutaient sa concurrence, elle fut placée à 15 kilomètres à l'Est, près du village de Jargara. Malgré cette distance, la gare accapare une partie du commerce de Leova, d'autant plus que le rail permet d'amener directement le grain, non plus à Galatz, port international où des droits lourds sont perçus par la Commission internationale du Danube, mais à Constantza, port roumain sur la mer Noire. Il se fait aussi dans le port de Leova un trafic important de bois, venus sous forme de radeaux, des Carpathes de Bucovine.

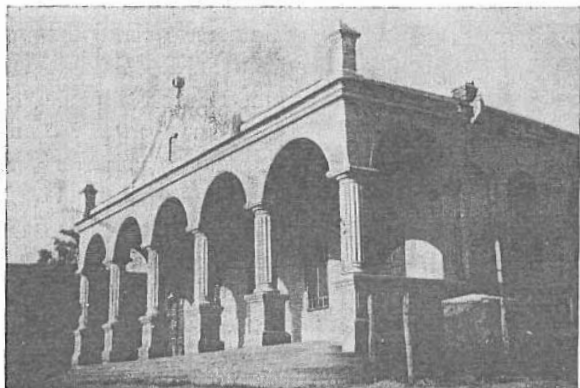
Le fleuve et le rail sont les deux seuls modes de transport sûrs et rapides dans cette partie de la Roumanie; en effet la route... n'existe pas! Ce n'est qu'une simple piste de terre à travers la steppe immense des maïs et des blés avec laquelle il lui arrive de se confondre lorsqu'elle est peu fréquentée. La trace de l'homme n'y est reconnaissable qu'aux ornières profondes laissées dans son limon; car il n'y a pas le moindre essai de pavage ou de macadamisation. Trajan, hélas! et non pas Jules César, a conquis la Dacie. Quand le chemin traverse des prairies inondables ou des marais, de pri-

mitives chaussées de terre sont établies, très peu solides, elles sont, au moindre orage, emportées par les eaux. Le seul travail d'entre-



LA MAISON-TYPE DE BESSARABIE.

tien est de réparer les dégâts causés par les pluies. On creuse à cet effet, à quelques mètres de la route, des fossés larges et peu profonds d'où l'on extrait la terre destinée à consolider la route. La pluie



BESSMEDRESCH. LA SYNAGOGUE DES NÉGOCIANTS.

transforme en lacs des fossés, qui, bordant la route, accroissent encore son instabilité. Lorsqu'il fait sec on voyage au milieu d'un nuage de poussière, lorsqu'il pleut la voiture s'enlise jusqu'au moyeu dans la boue. Semblable à une piste de caravanes, au milieu

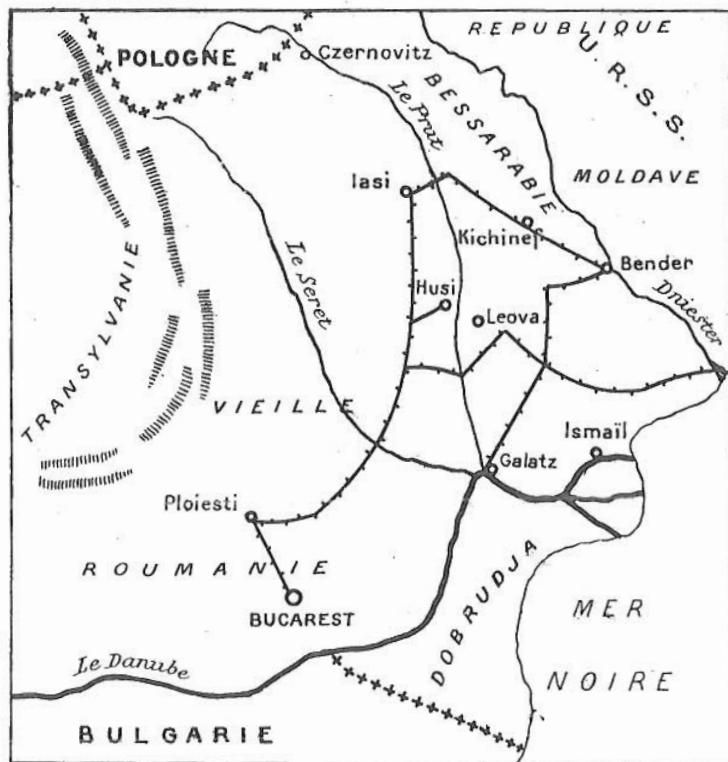
du Sahara, la route bessarabienne est parsemée de cadavres de chevaux et de moutons qui se dessèchent au chaud soleil de juillet. La circulation en automobile est chose folle dix mois par an.

Une automobile partie de Leova, le lendemain d'une forte pluie, pour me conduire à Kichinef, distant d'une centaine de kilomètres, et qui devait faire ce trajet en quatre heures, m'amena péniblement, au bout de sept heures, dans un fossé boueux, à 30 kilomètres du lieu de notre départ. Une paire de solides bœufs bessarabiens nous ayant tirés de ce mauvais pas, il nous fallut coucher à l'auberge, repartir à l'aube pour trouver un peu plus loin, après avoir risqué maintes fois de capoter, une véritable route; il en existe quelques-unes en Roumanie, celle de Husi à Kichinef, où nous arrivâmes enfin après un voyage de vingt heures!

Les ponts sur lesquels on franchit ravins et ruisseaux sont faits de planches mal jointes, recouvertes de terre, deux voitures ne peuvent y passer de front. Le pont sur le Prut a été emporté par une récente inondation, il n'a pas encore été remplacé, il faut se contenter d'un bac. Sur de pareilles routes il serait vain de chercher des poteaux indicateurs, de semblables pancartes sont inutiles; pour le paysan et le commerçant qui connaissent leur chemin; quant aux touristes on conçoit qu'il n'y en ait point dans un pays si mal pourvu. Tel est l'état des routes dans un rayon de 50 kilomètres autour de Leova, dans n'importe quelle direction. Une carte roumaine qui porte le titre pompeux de « Ghidul Turistu lui, si Automobili stului », indique comme Route Nationale, le chemin qui conduit en Moldavie, de Husi à Falcu, et passe à 5 kilomètres de Leova, ce n'est en réalité qu'un sentier coupé de fondrières. La Compagnie des Chemins de fer roumains vient d'obtenir dans la région le monopole des transports en autocars, elle doit établir des services réguliers, reliant les principales bourgades aux gares voisines. Un projet d'amélioration des routes est à l'étude, il transformera peut-être l'aspect pittoresque de la circulation.

La voiture traînée par des chevaux est le seul véhicule; quatre autos seulement dans Leova! La bicyclette même est d'un usage peu courant. La voiture du paysan est une boîte rectangulaire, montée sur quatre roues, traînée par deux chevaux, de front, quelquefois trois. Les « phaëtons » sont des voitures de luxe, réservées aux voyageurs et aux riches bourgeois. La vitesse varie, suivant l'état du ciel, et par conséquent de la route, entre 5 et 10 kilomètres à l'heure.

Il est certain que la région, et en général la Bessarabie et la Roumanie pays plus peuplés que bien de nos provinces, ne pourront améliorer leur situation économique qu'avec le perfectionnement du système routier. La pierre ne manque pas; Regina Maria, gros village allemand situé à 20 kilomètres de Leova a toutes ses maisons



2-Leova et la Roumanie

construites avec une sorte de meulière; un macadam simple pourrait être établi sans grands frais.

L'origine de Leova est incertaine, le nom semble d'origine russe, peut-être y eut-il là un grand domaine appartenant à un pomiechtchik nommé Leova (Léon?). Cependant l'ancienneté d'un cimetière témoigne de l'existence d'un groupement humain, bien avant l'occupation russe. Quoi qu'il en soit, Leova, d'abord turco-moldave, fut cédé par la Turquie au Tsar en 1812, redevint turco-moldave en

1855 et finalement resta sous la domination russe de 1877 à 1918, date à laquelle la Bessarabie devint roumaine.

Comme tous les petits centres de ces pays agricoles d'Europe Orientale, Leova vit de son commerce avec la campagne voisine. Chef-lieu d'un arrondissement, il concentre la vie administrative d'une partie du département de Cahul.

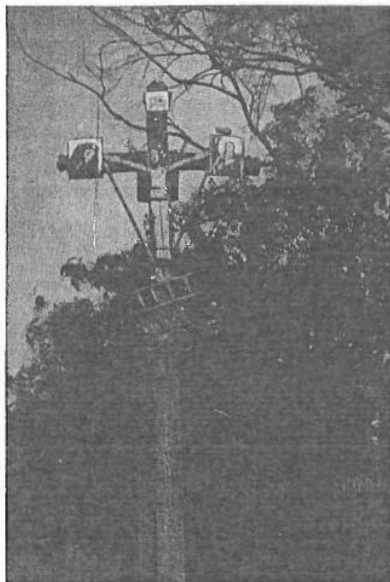
Au sommet de la hiérarchie sociale domine le riche négociant en céréales, qui expédie à Galatz des bateaux chargés de maïs et de blé, non seulement de Leova où il possède demeure et bureaux, mais d'autres villages sur les bords du Prut. A ces profits commerciaux il ne dédaignera pas d'ajouter ceux d'opérations financières, comme le prêt au paysan, sous forme d'une avance sur le prix de la récolte. Les prix variant beaucoup durant cet intervalle, quelqu'un doit faire les frais de cette instabilité. Le marchand se protège contre le mauvais sort en exigeant un intérêt énorme, avec un taux non pas annuel, mais mensuel, supporté par le paysan parce que celui-ci n'emprunte que pour un laps de temps très court, quelques semaines. La fortune de ces potentats repose entièrement sur l'issue d'une récolte souvent désastreuse et sur les demandes des courtiers de Galatz, réduites par la crise. Les prix ont baissé, le paysan dans la misère ne paye plus ses dettes ni en argent, ni en nature; les créanciers sont ruinés plus radicalement encore que les paysans à qui il reste toujours champ et maison, car l'État, qui repose sur la classe paysanne et lutte contre son trop grand appauvrissement, annule les créances lorsque le cultivateur est au bord du gouffre. Quelques petites banques locales, créées il y a quelques années, ont déjà été dans l'obligation de fermer leurs guichets. Les petits céréalistes qui trafiquent en gare de Jargara font une concurrence sérieuse aux gros grainetiers et diminuent l'importance de la place de Leova. A cette aristocratie chancelante s'ajoutent quelques minotiers, les seuls industriels de la région.

La petite bourgeoisie, famélique par ces années d'instabilité économique, comprend docteurs, pharmaciens, merciers, tailleurs, chapeliers, marchands de tissus, menuisiers, marchands de vin, ainsi que les nombreux fonctionnaires de la Police, de la Sous-Préfecture, des Contributions et de la Justice.

La Bessarabie est trop peu industrialisée pour avoir des fabriques en dehors de quelques grandes villes comme Kichinef et Ismaïl, il n'y a donc pas de véritable prolétariat à Leova. Quelques employés peu rémunérés qui travaillent chez les céréalistes ou chez les tail-

leurs se rapprochent de cette classe sociale, ainsi que la majeure partie de ces pauvres artisans dont le niveau de vie est inférieur à celui des ouvriers d'Europe Occidentale.

Les paysans, moins nombreux que les « citadins », occupent au nombre d'un millier et demi le vaste faubourg de Frumosica et quelques chaumières à proximité des champs. Les villes bessara-



LE CRUCIFIX DU CIMETIÈRE AVEC LES
ICONES ET LES ATTRIBUTS DU CHRIST.

biennes renferment toujours une grande proportion de paysans; ce qui, joint à l'absence de voirie et d'élégance dans les constructions, leur donne un aspect aussi peu urbain que possible.

Les grandes propriétés, nombreuses sous le Tsarisme, ont disparu en partie. La Roumanie, pour éviter la Révolution Agraire et le Bolchévisme a partagé entre les paysans pauvres les biens des Pomiechtchiks en fixant pour ceux-ci un nombre maximum d'hectares, souvent dépassé en pratique. Au moment du partage en effet, certains ont réussi à tourner habilement la loi, paraît-il, en faisant accorder à chacun de leurs enfants des hectares, qui, réunis sous la direction du chef de famille, permettaient de reconstituer le domaine dans sa totalité.

L'extension de la petite propriété dans ce pays pauvre et de technique arriérée est contraire au développement des méthodes agricoles modernes, possibles seulement avec les grandes propriétés, individuelles ou collectives.

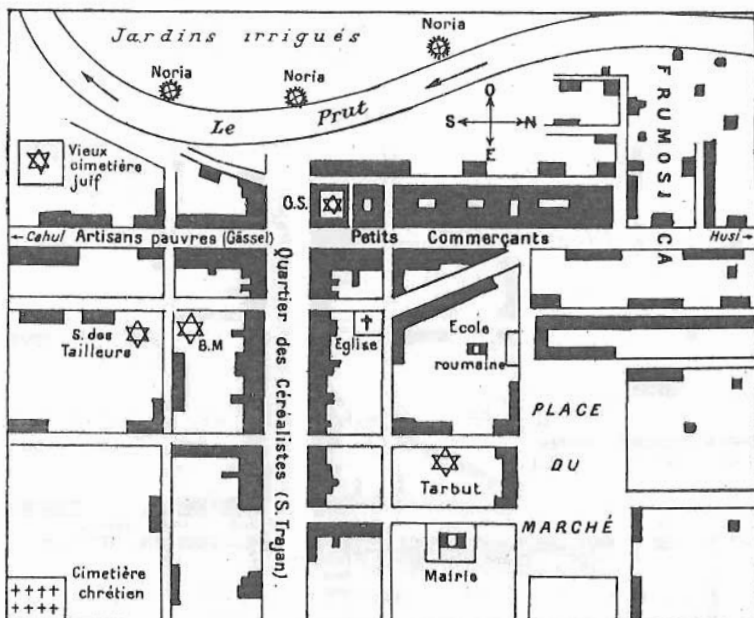
L'agglomération : ses maisons et ses rues.

Les marais du Prut et les fièvres ont éloigné l'habitation humaine des bords de la rivière. Les maisons se sont groupées à quelques centaines de mètres à l'Est, parallèlement au Prut, en une rue large, bordée d'échoppes basses, où vivent, depuis des siècles, des petits commerçants juifs. Cette rue se prolonge au Nord en une piste vague, bordée de chaumières de paysans roumains, dont l'ensemble constitue le faubourg de Trumosica. Au Sud, s'étend le quartier des pauvres artisans juifs, appelé, en judéo-allemand, Gassel (La Petite Rue). A l'Ouest enfin, vers la steppe, les riches céréalistes israélites ont peuplé la rue Trajan.

Les rues sont comme les routes, des pistes mal tracées, tour à tour borbier ou tourbillon de poussière. Le sol, par bonheur, présente quelque pente, il est assez perméable, l'eau est vite évacuée et les miasmes fétides ne peuvent se former dans les mares qui recouvrent la rue lorsqu'il a plu. Un essai de modernisation a été entrepris ces dernières années : on a mis des trottoirs dans la rue principale et on a planté des acacias. Malheureusement cette sollicitude ne s'est pas étendue jusqu'à la chaussée qui est restée dans le même état. La rue est une vaine pâture pour les oies et les cochons qui s'y vautrent à leur aise, pour les gros corbeaux de la steppe qui arrivent par bandes et remplissent l'air de leurs cris lugubres. Pas d'égouts, pas de caniveaux : les jours de pluie un gros ruisseau zigzague au milieu de la rue ; il faut protéger ses chaussures par de solides caoutchoucs appelés galoches, et ne sortir de la maison qu'à la dernière extrémité.

Les habitations sont très peu concentrées : elles s'éparpillent le long des chemins, au milieu d'une verte frondaison d'acacias ; les terrains vagues, les cours, les hangars occupent de grands espaces ; le peu de densité kilométrique de la bourgade est le plus grand obstacle à un plan d'urbanisme. Les maisons sont constituées par de simples rez-de-chaussée : il n'y a dans toute la ville qu'une seule maison à étage, considérée comme une curiosité. Riches et pauvres, artisans, commerçants ou paysans, habitent dans des constructions

d'une architecture très simple, mais souvent très confortable. La maison du paysan bessarabien est née du sol. Elle est entièrement construite en terre, de cette argile sableuse dont est composé le limon de la steppe. Mélangé avec de la paille hachée et de l'eau, ce limon est moulé dans des rectengtas de bois, et durcit sous le soleil d'été. Les fondations de la maison sont sommaires, elles ne comportent pas de caves; les murs de terre n'ont aucune armature



3-Leova

de pierre ou de bois, le mortier est aussi de limon. Un tel torchis finit avec le temps par acquérir une certaine dureté; on laisse à cet effet les murs terminés, mais non recouverts d'un toit, subir pendant plusieurs mois l'action conjuguée du soleil et de la pluie. Le toit est fait de roseau; c'est à l'épaisseur de ce « chaume » qu'est dû le rustique pittoresque des villages bessarabiens. Les roseaux sont remplacés aujourd'hui par de fines lattes de bois. Pour ne pas surcharger les murs fragiles, le toit s'appuie sur des piliers de bois qui flanquent la façade de la maison. Un rebord de terre fait le tour de la maison, pour la consolider et servir de banc au paysan, le prispa. Les murs sont enduits extérieurement d'une couche de

boue, aussi lisse que possible, que l'on peint en blanc ou en bleu.

Ce mode de construction est très répandu à Leova, non seulement chez les paysans. Il est très économique, ainsi sa fragilité exclut toute possibilité de construire des étages. On construit aussi en brique, mais la brique de Leova est mal cuite, elle s'effrite vite, et n'a guère plus de résistance que le torchis. La maison ne pouvant s'étendre en hauteur, s'étend en longueur et en largeur, et nous arrivons insensiblement de la chaumière du paysan pauvre à celle du riche commerçant, avec ses multiples corps de bâtiments. Le zinc du toit a remplacé le roseau, les fenêtres sont larges et nombreuses, le plancher remplace la terre battue.

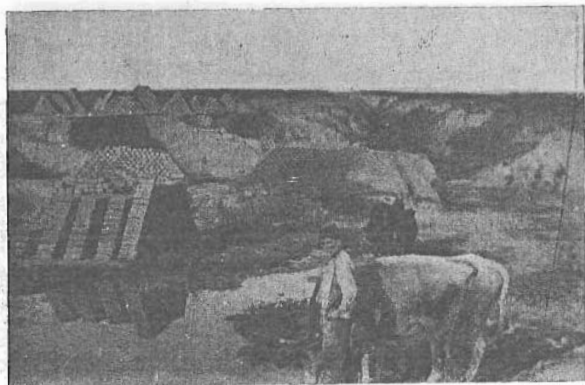
Qu'il s'agisse d'une demeure paysanne ou d'une demeure bourgeoise, si l'extérieur, si la façade, ne paye pas de mine, à l'intérieur règne souvent un confort qu'on trouverait rarement chez des peuples plus riches et plus évolués, comme ceux de nos pays. La rigueur des hivers explique le soin que l'on met à construire des poêles capables de lutter contre le froid. Chaque pièce contient une haute cheminée de brique, véritable meuble, chauffée avec du bois ou des épis de maïs débarrassés de leurs grains. Le rayonnement de la chaleur à travers ces briques est excellent. Les doubles fenêtres empêchent la froide bise d'hiver de pénétrer dans la maison, elles sont bourrées d'ouate et de chiffons. Le papier peint est inconnu : les murs sont blanchis à la chaux, ou plus souvent, recouverts de motifs décoratifs avec un procédé mécanique. De grands tapis aux couleurs vives sont étendus sur les planchers de mauvaise qualité, des tentures sont pendues aux murs. Chez les riches paysans la « Casa Mare » est un luxueux salon de réception.

Au milieu de la cour, ou sous la maison, mais sans rapport avec elle, se trouve la cave, étroite galerie, maçonnée à plusieurs mètres sous la terre.

L'isolement dans lequel se trouve la bourgade la lie davantage à la campagne qui l'entoure. Kichinef est à une journée, Cahul et Husi à une demi-journée de voyage. Les habitants sont obligés de vivre repliés sur eux-mêmes, ce qui contribue à leur donner une plus grande individualité.

Les Peuples.**1^o Les Juifs.**

A Leova, la majorité de la population est juive : environ 2.500 Juifs sur une population de 4.000 habitants. Il ne s'agit pas seulement comme en France d'une secte religieuse, de citoyens de religion mosaïque, il ne s'agit pas davantage d'une race ayant conservé malgré les millénaires les caractères physiques, d'un peuple de Syrie, à supposer que ce peuple ait jamais eu une unité raciale. Les Juifs sont ici une formation ethnique relativement récente,



LA FABRICATION DES BRIQUES.

un peuple. La religion de ce peuple néo-juif est la religion israélite, mais sa langue est un dialecte allemand. Toutes les races d'Europe Centrale et Orientale sont réunies en lui, augmentées de caractères communs, dus à des habitudes sociales qui ont fait croire à une unité anthropologique.

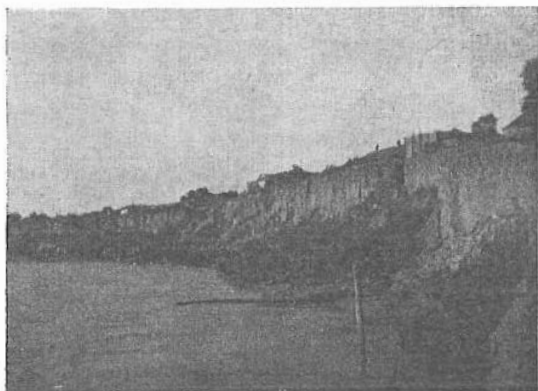
Le Yidisch. — Cette nationalité s'est constituée depuis le XIII^e siècle dans les vastes plaines qui s'étendent de l'Oder au Don. Autour d'un noyau de quelques milliers d'Allemands de religion juive chassés des bords du Rhin, s'agglomérèrent peu à peu plusieurs millions d'hommes appartenant à tous les peuples de Pologne et de Tartarie. Non seulement les Juifs indigènes, de langue polonaise, russe ou tartare furent rapidement assimilés, mais aussi des étrangers,

détachés par le prosélytisme israélite, de la masse chrétienne ou islamique, encore profondément païenne. La fierté ethnique, la revendication d'une pureté raciale, sont des phénomènes récents chez les Juifs, ils sont les fruits de la persécution. Aujourd'hui même, les plus traditionalistes des Juifs épousent des femmes chrétiennes, à condition que celles-ci embrassent le judaïsme. A Leova, l'an passé, une blonde wallonne, fille de fermiers liégeois, épousa un commerçant juif et reçut en la circonstance le prénom hébraïque de Sarah! C'est ainsi que la Communauté présente des types germaniques et slaves, nordiques et européo-orientaux diraient les anthropologues, à côté d'individus bruns appartenant à la race méditerranéenne, descendants problématiques des Hébreux. Il est fort aisé de reconnaître un Juif, de même qu'on peut distinguer un paysan d'un ouvrier, un manuel d'un intellectuel. Il est toutefois un caractère physique répandu chez les hommes : l'écartement exagéré des oreilles. Le seul moyen véritable de discernement est la langue, le yidisch ou judéo-allemand. L'hébreu était langue morte au temps de Jésus qui parlait araméen. Plus tard les Juifs parlèrent la langue des pays où ils habitaient, le latin et le grec, puis les langues romanes et germaniques.

Les Juifs de Rhénanie, chassés par les Croisés, et qui s'établirent au ^{xii}^e siècle sur les bords de la Vistule, parlaient le dialecte allemand de leurs compatriotes chrétiens, le franconien médiéval, variété de moyen haut-allemand. Ce fut pendant des siècles le langage de cette unité ethnique, qui, bon gré mal gré, conduisait, à l'intérieur de l'immense état polono-lithuanien, l'avant-garde du « Drang nach Osten ». Les régions polonaises, lithuaniennes et ukrainiennes sont encore, au ^{xx}^e siècle, le cœur du monde judéo-allemand qui a débordé sur les pays voisins comme la Hongrie, la Roumanie et la Grande Russie. Sous l'influence du milieu slave ambiant, l'accent et l'intonation du patois franconien s'altérèrent, l'instruction talmudique emplît le vocabulaire d'une foule de mots et d'expressions hébraïques; vers le début du ^{xviii}^e siècle, le dialecte était transformé au point qu'il était désigné par le terme de yidisch, ce qui signifie juif dans ce nouveau parler germanique. Ce qui achève de le distinguer, non seulement de l'allemand littéraire dont il ne s'éloigne pas plus que l'alsacien, mais encore de tous les dialectes allemands, c'est qu'il s'écrit avec des caractères spéciaux, avec cet hébreu carré, alphabet sémitique, impropre à transcrire une langue indo-européenne. Une littérature abondante s'écrit en

yidisch, seul dialecte allemand qui ait pleinement échappé à l'unification linguistique commencée par Luther.

Le yidisch de Leova. — Le yidisch comporte une infinité de variétés. Le yidisch de Bessarabie est très différent du dialecte de Vilna, dans lequel s'impriment livres et journaux et qui est resté très allemand. A Leova, le vocabulaire germanique est noyé au milieu d'une foule de termes russes, roumains, hébraïques, car les Juifs parlent, outre le yidisch, le russe et le roumain, parfois même l'hébreu.



LA FALAISE ET PRUT.

Voici une phrase de yidisch, transcrite en caractères latins avec l'orthographe allemande, qui permettra d'en juger :

« Es is du assach Iden in Leova : Ssochrem, Schenkers, Schnaders oder Schisters. Die ^{fer}Jojem arbtin in seire Felder von Papschois, Weitz en Kin. »

Il y a beaucoup de Juifs à Leova : commerçants, marchands de vin, tailleurs ou cordonniers. Les Gentils travaillent dans leurs champs de maïs, de blé et de seigle.

Cet exemple nous montre que les Juifs ont conservé pour désigner les populations au milieu desquelles ils vivent le terme biblique de Goy, traduit en français par Gentil, du latin Gentes, Nations; c'est le sens exact de ce mot qui n'est pas péjoratif. Par contre, le nom ethnique Id n'est qu'une déformation de l'allemand Jude. Assach (beaucoup) et Soschrem (commerçants) sont des mots hébreux déformés; Schenkers (débitants) et Papschois (maïs) sont empruntés au russe et au roumain. Il y aurait là pour les philologues et les géographes des études intéressantes. Il est difficile de prévoir

l'avenir du yidisch, notamment à Leova. La communauté a une mentalité comparable à celle des Français avant Joinville. Cette langue d'écrivains de talent est encore considérée comme un patois; à l'hébreu seul sont réservés tous les honneurs; cela est dû à l'influence des milieux religieux et surtout des milieux sionistes. La situation est paradoxale : on étudie à l'École une langue morte et peu utile, et l'on ignore tout de la langue quotidienne, de la langue maternelle, condamnée à n'être plus qu'un jargon.

L'enseignement. — L'École juive, patronnée par une association cultuelle et culturelle dite Tarbit (en hébreu, Culture), comprend les classes primaires; les classes secondaires jusqu'à la troisième ayant été supprimées il y a quelques années. L'enseignement de base y est donné en hébreu, on y apprend également le roumain, par la méthode directe, et des notions de latin, de français et d'allemand. Cette école, créée dans les premières années qui ont suivi la naissance du Sionisme, n'est d'aucune utilité pour ceux qui ne vont pas en Palestine, c'est pourquoi l'École roumaine est de plus en plus fréquentée par les élèves juifs, qui, ne connaissant pas l'alphabet hébreu, ne sauront ni lire, ni écrire le yidisch. C'est pour concilier la fréquentation de l'École d'État et la connaissance de la langue maternelle que l'on commence à écrire le judéo-allemand avec l'alphabet latin, plus rationnel et plus économique. Ce mouvement se répand peu à peu dans les centres juifs de Roumanie, de Pologne et d'Union Soviétique. Un enseignement en langue yidisch serait mal vu par les autorités roumaines, car il renforcerait la puissance de la minorité juive; ainsi que par les milieux officiels juifs, sionistes ou traditionalistes. D'ailleurs, à Leova, les jours de toute école juive sont comptés, puisque l'École roumaine seule est gratuite.

La composition sociale de la communauté. — La plus grande partie du commerce et de l'artisanat est aux mains des Juifs. Certains s'occupent d'agriculture, de la culture de la vigne: ce sont de riches propriétaires; les pauvres restent exclusivement citadins. La prédominance des Juifs est nette dans le collège électoral, malgré la réunion à Leova des hameaux moldaves des environs. Le maire actuel, national-libéral, est roumain, mais ses deux prédécesseurs, national-paysan et iorguiste, étaient juifs.

La communauté est d'origine ancienne, c'est peut-être à elle que Leova doit sa fondation, à coup sûr son développement et son importance commerciale. Le vieux cimetière juif, désaffecté depuis

un demi-siècle, contient des stèles de pierre du XVIII^e siècle, qui sont les monuments les plus antiques de cette ville de terre. Certaines familles sont pratiquement autochtones, n'ayant pas de souvenir de leur origine; d'autres sont venues de Iasi, de Balti, de Podolie, de Tauride, toutes ont assurément quitté la Pologne dans les temps reculés. Les noms de famille sont de langue allemande ou judéo-allemande et indiquent des occupations commerciales ou artisanales, comme Eisenhandler, marchand de fer; Schafer, berger; Kutscher, cocher; Fischmann, poissonnier; Fruchtmann, fruitier. Certains sont des sobriquets empruntés à la nature et au monde végétal : Naiberg, Grinberg, Apel et Resonblatt. Tous ces noms sont portés en Allemagne par des Allemands chrétiens, par d'authentiques « aryens ». C'est pourquoi dans les pays judéo-slaves où il y a identité entre judaïsme et germanisme, il se crée une confusion dans l'esprit de chacun. Hitler et son ministre Rosenberg sont considérés dans maintes familles comme des juifs renégats, leur nom étant typiquement sémite de Posen à Odessa. Exclusivement juifs sont une dizaine de patronymes formés à l'aide du suffixe slave roumanisé vici, fils, et des prénoms judéo-allemands Bar, ours; Hirsch, cerf; Leib, lion; Selig, heureux, comme Barcovici, Herschcovici, Leibovici, Seligcovici, etc.

La vie religieuse. — Quiconque a lu les romans des Tharaud s'attendrait à trouver à Leova des juifs barbus, les tempes couvertes des papillotes rituelles, des juives avec des cheveux rasés et couverts d'une toque de velours. Si de telles coutumes ont existé ici, elles sont bien mortes aujourd'hui, hommes et femmes suivent la mode de Bucarest et de Paris. La vie religieuse est peu intense, on rencontre cependant peu de personnes parmi les adultes ayant abandonné complètement la loi de Moïse. Cette loi, exigeante pour les pratiques culinaires et la vie quotidienne, s'accommode avec une fréquentation simplement annuelle du temple. La synagogue est aussi un lien de solidarité de toute la communauté, religieuse ou non, contre l'ennemi chrétien possible. Il y a quatre synagogues : deux pour les riches, où l'on paye une forte cotisation, Die Groisse Schil et Dus Bessmedresch; et deux également pour les pauvres, Schnadersche Schil, Synagogues de Tailleurs. La Démocratie règne sous le signe de David.

La vie politique. — Le Romantisme, l'Antisémitisme, la Grande Guerre et la Politique dite des Nationalités ont eu ici, comme dans les autres juiveries d'Europe Occidentale, pour résultat la naissance

d'un judaïsme laïque, national. Il s'est bientôt divisé en différents mouvements qui luttent pour l'hégémonie dans la communauté. Les Sionistes sont ici nombreux et actifs; parmi eux les Bétharistes (Brith Trumpeldor) sont une organisation de jeunes à tendances fascistes, filiale du Parti Révisionniste de Jabotinski. Aux Bétharistes s'opposent les Gordonistes, jeunes sionistes sociaux-démocrates. Tous les Sionistes sont des nationalistes juifs qui veulent faire de l'hébreu, langue morte depuis vingt siècles, une langue vivante moderne destinée à remplacer le yidisch, le judéo-espagnol et les autres dialectes parlés par les Juifs, mais d'origine non sémitique, pour faire naître en même temps une nationalité juive, reconnue comme Minorité Nationale dans les juiveries du monde entier, et jouissant en Palestine des droits les plus étendus.

Les Yidischistes, moins nombreux, et non organisés politiquement, luttent pour le renforcement, en Roumanie, comme dans toute l'Europe Orientale, de la Minorité Nationale judéo-allemande, et de la langue yidisch. Aucun intérêt chez eux pour l'hébreu, considéré comme langue religieuse, ni pour la Palestine, pays étranger. Les Yidischistes sont considérés sans bienveillance par le gouvernement roumain, centralisateur et assimilateur, d'autant plus que leur idéologie jouit en U. R. S. S. de toutes les faveurs des milieux officiels. En l'absence dans la région de députés juifs, sionistes ou non, la communauté de Leova est obligée de voter pour des candidats roumains, nationaux-paysans ou nationaux-libéraux, qui sont d'ailleurs soutenus fortement par les familles juives en voie d'assimilation. Une vie intellectuelle active se manifeste parmi la jeunesse, des soirées artistiques et théâtrales sont fréquemment données par des troupes de passage. La littérature mondiale contemporaine est bien connue par des innombrables traductions en yidisch ou en hébreu qui compensent la pauvreté relative de ces langues jeunes encore.

La jeunesse juive et la crise. — Comme en France, la fermeture des débouchés dans le commerce et l'industrie, oblige la jeunesse à acquérir des diplômes de plus en plus élevés, afin de l'emporter sur le marché de l'embauche. Pratiquement les Juifs ne peuvent être fonctionnaires; les Postes, l'Enseignement, la Police et la Justice ne sont occupés que par des Chrétiens, Roumains en majorité. Cette exclusion des emplois publics coupe à la petite bourgeoisie léovienne les débouchés qui s'offriraient naturellement à elle

en Occident. Les intellectuels doivent se limiter aux carrières commerciales de médecin, pharmacien, ingénieur.

L'antisémitisme des étudiants roumains rend pénible la vie des Juifs à Iasi et à Bucarest. Pour lutter contre l'encombrement des carrières libérales, le gouvernement roumain a décrété pour la plupart des Facultés de Médecine un *numerus clausus*, c'est-à-dire un nombre maximum d'étudiants à inscrire chaque année. Pratiquement ce *numerus clausus* est surtout gênant pour les Juifs qu'on accepte plus difficilement que les Chrétiens, bien qu'il n'y ait aucune loi à ce sujet. Pour toutes ces raisons les étudiants juifs de Leova préfèrent, s'ils en ont les moyens, aller s'inscrire dans les Universités de France, de Belgique, de Tchécoslovaquie et d'Italie. Certains partent sans espoir de retour, espérant, à l'étranger, en un avenir auquel leur état ethnique les empêche de prétendre dans leur patrie natale. A cela s'ajoute l'attrait de Paris et d'une France que l'on s'imagine prospère, légende entretenue par les émigrés, même lorsque leur situation est misérable, car ils ne veulent pas avouer qu'ils ont fait fausse route.

Beaucoup de jeunes gens ayant étudié dans des écoles juives ne préparant pas au baccalauréat sont obligés de restreindre leur choix à des instituts n'exigeant pas cet examen, comme à Toulouse les Instituts agricole, chimique et électrotechnique; il y a à Leova une dizaine de personnes ayant étudié à l'Université de Toulouse, qui est la ville française la mieux connue après Paris. En Italie Naples et Milan, en Tchécoslovaquie Prague sont aussi très connus. Ceux qui ne se fixent pas à l'étranger reviennent munis d'un diplôme qui leur permettra... d'entrer comme associés dans la maison paternelle. Rares en effet ceux qui réussissent à utiliser leurs titres d'ingénieurs ou de licenciés; les médecins seuls n'auront pas travaillé en pure perte. Le rêve paternel d'avoir un fils industriel est évanoui; le diplôme pourra cependant permettre à son possesseur de faire un riche mariage, un gendre diplômé étant une chose si recherchée qu'on entre comme fiancé dans une famille avant d'avoir fini des études qui sont dès lors à la charge du beau-père, trop heureux d'avoir pu marier sa fille, car le célibat est considéré chez les Juifs comme une honte. Ces fiançailles précoces sont une vieille coutume, les étudiants en Médecine ont remplacé les étudiants en Talmud.

La Palestine est, après l'Occident, le lieu favori d'émigration. Pour obtenir un passeport pour la Palestine il faut disposer d'un capital, ce qui est rare chez des émigrants, ou bien être haloutz,

c'est-à-dire pionnier. Le haloutz doit étudier d'abord dans une « ferme modèle » de Bessarabie, puis il part pour le pays d'Israël après s'être engagé à cultiver la terre pendant quelques années. Leur engagement rempli, beaucoup de haloutzim préfèrent, il faut l'avouer, la vie plus attrayante de Jérusalem ou de Tell Aviv à la solitude du « bled ».

Quant à ceux qui sont trop pauvres pour aller en France, et qui n'ont pas la vocation de pionnier, une vie sans issue s'ouvre devant eux. Ils peuvent aller travailler à Ploeisti ou à Bucarest, les deux seuls centres industriels de cette partie de la Roumanie, mais là aussi peu ou pas de débouchés. Leova, qui ne possède pas de manufactures et dont l'importance commerciale diminue, ne peut nourrir une population croissante, avec de nombreuses familles de quatre et cinq enfants. Les jeunes gens emploient leur activité dans la misérable échoppe paternelle, sans espoir d'améliorer leurs conditions de vie. Le contraste entre la culture, les goûts et les aspirations de la jeunesse, et le niveau de vie inférieur dans lequel elle est obligée de demeurer frappe le voyageur français dans toute la Bessarabie.

Juifs et Chrétiens. — Les relations entre Juifs et Chrétiens sont bonnes, malgré le frein imposé des deux côtés par les vieilles générations. Il n'y a jamais eu de ghetto en Bessarabie, bien que les Juifs, comme toutes les minorités, aient une tendance à se grouper pour mieux résister. La vie rurale de la communauté de Leova, le bien-être que certains ont atteint, ont donné aux Juifs un air de tranquille assurance, de bonhomie campagnarde, sans rapports avec l'allure craintive et mystérieuse des Juifs Polonais et Lithuaniens, qui vivent sous un ciel gris, dans l'entassement malsain des juiveries des grandes villes. Le vocabulaire conserve encore des traces de l'état de demi-hostilité dans lequel ont vécu les vieilles générations. Le jeune paysan chrétien, souvent brutal et querelleur, est pour le Juif de Leova un « Schegitz », terme hébraïque que l'on peut traduire par rustre ou malappris et qui est appliqué également à l'ensemble de la jeunesse chrétienne. En roumain et en russe le terme juif a un sens péjoratif qu'il n'a pas dans les autres langues comme le français et l'allemand; c'est pourquoi le qualificatif hébreu lui est préféré lorsqu'on s'adresse à une personne qu'on ne veut pas offenser. Dans d'autres cas on emploie juif et ses dérivés que l'on fait suivre de qualificatifs et de suffixes désobligeants. Malgré cela les mariages entre juifs et chrétiens se multiplient, uniquement laïques évidemment.

Les différences qui existent encore sont dues pour autant à des considérations sociales qu'à des motifs ethniques ou religieux. On a dit que le Juif de Roumanie était haï du paysan à cause de son origine et de sa langue germanique, or cette origine est ignorée des Juifs eux-mêmes, et la langue, bien que germanique, n'est connue des paysans des steppes roumano-russes que sous le nom d'hébreu. Les quelques paysans allemands établis dans le sud de la Russie et en Bessarabie savent seuls que leur dialecte sonabe et l'« hébreu » des marchands de blé de la ville voisine sont apparentés. Et ces paysans allemands, bien que calvinistes ou luthériens au milieu des orthodoxes, iconoclastes parmi les adorateurs des images, sont considérés par l'ensemble des chrétiens et des juifs leurs voisins, comme de braves gens, un peu naïfs.

Les relations entre les Israélites et les Chrétiens fonctionnaires et commerçants sont excellentes, elles le sont beaucoup moins avec la masse rurale qui éprouve à leur égard la même défiance que tout paysan envers un citoyen, même lorsque ce dernier est plus pauvre que lui. Dans l'esprit primitif du paysan, le négociant chrétien est un chrétien négociant, tandis que le négociant juif est simplement un juif. C'est ainsi que la communauté juive, journaliers, artisans et commerçants, a été maintes fois rendue responsable des exactions commises sur les paysans par les négociants et les accapareurs juifs et chrétiens, avec la complicité plus ou moins avouée des autorités russes, heureuses de trouver un dérivatif à la colère et à la misère populaires, un bouc émissaire pour les péchés d'une mauvaise administration.

2^e Les Chrétiens.

La population non juive est composée d'un millier de paysans et de fonctionnaires roumains et de quelques centaines de Grecs, Ukrainiens, Tziganes et Russes.

Les Roumains. — Les fonctionnaires roumains sont originaires du Vieux Royaume (Moldavie-Valachie), ils sont donc étrangers au pays. C'est la raison pour laquelle ils fréquentent indifféremment les milieux roumains, russes et juifs, surtout ces derniers dont le niveau social est rapproché du leur.

Les paysans sont, comme de l'autre côté du Prut, des Moldaves ou Moldovans. Les termes de Roumains, de Roumaines, sont des néologismes créés par des intellectuels du xix^e siècle pour désigner

l'ensemble des peuples néo-latins d'Europe Orientale, ils ne sont pas encore répandus ici dans le langage courant. Les Moldaves de Leova parlent moldave, l'un des trois dialectes roumains. Tous ces dialectes sont d'ailleurs très peu différents, et le roumain de Bucarest est compris sans difficulté des paysans bessarabiens. Cette uniformité de la langue roumaine provient sans doute, comme en Espagne, d'une différenciation tardive des dialectes due à une émigration relativement récente des Carpathes où s'est formée la nation et la langue roumaines. Le vocabulaire et la syntaxe ont sans doute gardé l'empreinte latine, mais l'accent est très slavisé et n'a rien de commun avec les accents des langues romanes d'Occident. Aucun caractère physique chez les Moldaves de Leova, la race est peu homogène. Les costumes ont la désespérante banalité des costumes d'aujourd'hui; les broderies à la main qui ornent les blouses des paysannes de Mounténie (Valachie) et de Transylvanie sont inconnues. En été le paysan porte un petit chapeau de feutre, en hiver une toque d'astrakhan (cucima) haute comme un bonnet d'apothicaire. La chaussure, très simple (opinca), est fabriquée par le paysan qui va le plus souvent nu-pieds; l'hiver il chausse de larges bottes de cuir.

Le paysan moldave mange chaque jour la mamaliga : c'est un plat de maïs qui tient de la bouillie et de la tarte, dont on fait avec les doigts de menues boulettes que l'on trempe dans du beurre fondu, et que l'on avale avec du fromage blanc.

L'École roumaine, École d'État, comprend les classes primaires, et les classes secondaires jusqu'à la troisième. Elle est fréquentée par les Roumains, les Grecs, les Russes et un nombre croissant d'Israélites

L'église de Leova a été construite il y a quatre ans, en mauvaise brique; elle a remplacé une chapelle de bois. Son style est banal, avec quelques réminiscences de l'architecture byzantine des églises de Mounténie. Le cimetière, mal entretenu, comme un cimetière de campagne, est précédé d'un grand crucifix de bois, auquel sont accrochés des icones et les attributs du charpentier de Nazareth, une échelle, un marteau et des tenailles!

Les Grecs. — Les bords de la mer Noire, la Tauride et la « Sarmatie », ont toujours attiré les Grecs qui furent les premiers marchands de blé. Aujourd'hui en Bessarabie méridionale les astucieux Hellènes ont à compter avec la concurrence des Juifs. Ils remontent le Prut de Galatz et de Braila et s'établissent parfois à

demeure à Leova. Le sénateur du département de Cahul, qui réside à Leova, est un Grec qui porte le nom d'Antipas, célèbre dans l'antiquité. La plupart de ses compatriotes sont céréalistes ou marchands de vins. Les Grecs s'assimilent rapidement avec les Roumains, certains d'entre eux sont d'ailleurs des Valaques de Macédoine.

Les Slaves. — Les Ukrainiens et les Russes sont peu nombreux à Leova, ils sont venus s'y installer pendant la domination russe. On ignore l'origine des populations primitives de la Bessarabie. Les Panslavistes opinent pour les Slaves, les universitaires roumains, comme M. Iorga, sont de l'avis contraire et invoquent Trajan et les Empereurs romains. Il semble que, des populations actuelles de Bessarabie, les Moldaves sont ceux qui sont établis dans le pays depuis le plus grand nombre d'années; mais leur arrivée sur les bords du Prut ne doit pas remonter au delà du XII^e siècle. Auparavant les Russes de Kiev et de Halicz ont disputé le pays aux hordes asiatiques, qui avaient, au IV^e siècle, refoulé les Daco-Roumains dans les montagnes des Carpathes. C'est un va-et-vient perpétuel de populations sédentaires et nomades, et il est vain pour chacune d'elles de prétendre à être autochtone, même si ces prétentions sont appuyées par de distingués professeurs des Universités.

Les Bohémiens. — La Roumanie, la Hongrie et l'Espagne sont les pays qui contiennent les tribus les plus nombreuses de ce peuple errant qu'on appelle Gitanes en Espagne, Égyptiens en Angleterre, Tziganes en Europe Centrale et Orientale, que nous nommons, en France, Bohémiens parce que les premières tribus que nous vîmes au Moyen Age, venaient de Bohême, et qui se donne à lui-même le nom de Romanichel. Il y a à Leova deux sortes de Bohémiens, les sédentaires et les nomades. Les premiers ne se distinguent guère des Moldaves dont ils adoptent peu à peu les coutumes et la langue. Les musiciens tziganes sont les meilleurs interprètes populaires de la musique roumaine, il n'y a pas en effet de musique proprement tzigane; ils vont par petits groupes, et organisent de primitifs concerts dans les cafés du village.

Les nomades font des séjours périodiques à Leova, au grand effroi des habitants qui craignent pour leurs poulailiers et leurs récoltes. Ils ont conservé des caractères physiques très « orientaux », ils sont, paraît-il, d'origine indoue. Leurs cheveux sont d'un noir bleuté, leur teint olivâtre; les femmes sont graves et souvent d'une réelle beauté. Leurs roulottes sont couvertes d'un toit de paille

tressée; lorsque la tribu s'arrête, elles sont disposées de front sur la place publique, et les chevaux sont conduits au pâturage, sur les communs..., et aussi dans les champs des particuliers!

L'influence russe. — L'empreinte russe est encore sensible à Leova, comme dans toute la Bessarabie, la langue russe est encore d'un usage courant, non seulement chez les Russes qui sont en très petit nombre, mais même chez les Juifs et les Roumains. Sans bénéficier de la faveur gouvernementale, le russe qui est une vieille langue de civilisation, parlée par des millions d'hommes, peut aisément l'emporter sur le roumain, parlé par quelque dix millions de citoyens.

Les journaux russes édités à Kichinef sont lus par un public aussi nombreux que les journaux en roumain ou en yidisch.

Les idées de la Russie nouvelle rencontrent assez de facilité pour pénétrer dans des milieux qui comprennent la langue russe. La vieille génération se laisse peu toucher, il y a d'ailleurs à Leova quelques commerçants qui ont fui la Russie dans les années qui ont suivi la Révolution. Dans la jeunesse quelques individus sont moins hostiles aux idées révolutionnaires, certains ont été jusqu'à franchir clandestinement le Dniester et sont maintenant établis en Union Soviétique, dans la république juive du Birobidjan, sur les bords de l'Amour, en Sibérie Orientale ou dans la république moldave à quelques kilomètres de la Bessarabie. Ce sont là des exceptions, et l'on conçoit que la propagande bolchévique ait peu de succès auprès des artisans et des commerçants qui sont la majorité des habitants de Leova.

L'Avenir. — Le centre naturel d'attraction pour Leova et sa région reste cependant le cours inférieur du Danube avec les ports de Braïla, Ismaïl, Réni et surtout Galatz, débouchés indispensables pour les plaines fertiles de la Bessarabie méridionale. C'est par ces villes roumaines que cette province à population hétérogène, à mi-chemin entre les Carpathes et l'Ukraine pourra être intégrée pleinement dans l'ensemble ethnique et économique qui se nomme la Grande-Roumanie.

Michel ROBLIN.